

Requiem pour une Love doll

**** Seule-en-scène ****

Le Blob Compagnie



15, place de la Rougemare, 76000 Rouen

Contact artistique : 06.86.62.96.14

leblob.prod@gmail.com

Numéro S.I.R.E.T. : 805 109 774 00028

Code APE : 9001Z

Et la cigogne apporta un Blob.

Le Blob, c'est cet organisme unique. Ni unicellulaire, ni multicellulaire. Inclassifiable. Ni animal, ni végétal, ni champignon. Indestructible. Qui se régénère rapidement en doublant de volume et en formant d'autres blobs quand on le coupe. Primitif. Vieux de 500 millions d'années. Moisissure jaune d'apparence craignant terriblement la lumière, nous ne savons pas grand-chose de cet être si ce n'est qu'il est vivant.

Très intelligent bien que sans cerveau (genre zéro neurone), il est capable de choisir d'oublier pour survivre. Une masse qui grossit continuellement et s'attache littéralement à sa nourriture lorsqu'il mange, au point de continuer de manger même quand on le jette à la poubelle. Il est non invasif et extrêmement lent. Un être aux multiples sexes et au gros appétit. Une belle image pour une compagnie de théâtre émergente.

Mais le Blob, c'est aussi ça :



Le petit nom donné au *Bloppy fish* ou *Blobfish*, ce vilain poisson des abysses.

Espèce rendue vulnérable par la pêche au chalut en eaux profondes, poisson à la chair gélatineuse, à la peau épaisse et flasque, au corps mou plus léger que l'eau fait d'une matière gluante et visqueuse, sans dents, qui ne pâtit pas de la pauvreté de ses muscles puisqu'il se laisse flotter la plupart du temps à quelques centimètres du fond, non comestible, se nourrissant exclusivement de neige marine (qui n'est autre qu'une pluie ininterrompue de détritiques marins), mesurant tout au plus 30 cm de long et pesant moins de 2 kilos, au

taux de reproduction très faible, à la croissance très lente et aux œufs de couleur rose qui, s'ils ont le malheur de s'égarer du nid, se font manger par leur propre mère, le *blobfish* fascine par son étrangeté.

Les photographies du *blobfish* les plus répandues le représentent souvent après sa remontée brutale à la surface depuis les milliers de mètres de profondeur où il vit et où la pression y est près de cent fois supérieure. Son corps est alors soumis à une forte décompression qui modifie considérablement son apparence – le *blobfish* a en effet un aspect très différent dans son milieu naturel – ce qui lui a valu le surnom d'“animal le plus laid du monde.”

Comme si, en remontant à la surface de la terre, il tirait la tronche, sachant pertinemment ce qui l'attend. Intrigant, mystérieux, repoussant, répugnant, étrangement poétique, encore assez méconnu des scientifiques, il est le seul poisson dont on dit qu'il a un visage. D'une laideur presque terrifiante, à l'apparence étrangement humaine... le Blob était tout indiqué pour devenir le symbole de mon univers dramaturgique, à savoir cette alliance chez l'Homme entre le magnifique et le monstrueux, la créature et l'âme, l'apparence et la substance, la réflexion et l'instinct, l'irrévérence et la pureté.

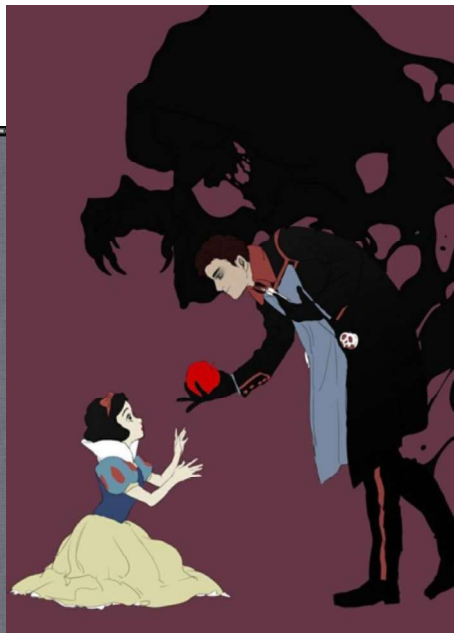


« Requiem pour une Love doll », ça parle de quoi ?

« Requiem pour une Love doll » est une satire de notre monde et de son (dys)fonctionnement à travers l'histoire de Beverly, une poupée sexuelle importée de son usine située dans un pays fort fort lointain, qui va rencontrer dans des toilettes de station-service la fée Tus prédisposée à réaliser son rêve – à savoir devenir une vraie jeune femme – à condition qu'elle parvienne à aimer et être aimée en retour avant que minuit sonne. C'est ainsi que durant son unique journée sur terre, Beverly va partir à la recherche du Prince Charmant et rencontrer l'Homme dans toute sa splendeur.

Du camionneur exhibitionniste cherchant à fuir sur les routes ses pulsions, à la chaumière perdue dans les bois de sept frères consanguins qui séquestrent dans leur cave une femme atteinte du syndrome de Stockholm, en passant par la famille de trois ours mal léchés et misogynes, ainsi qu'un petit pantin de bois ne pouvant s'empêcher de répondre la stricte vérité sur ces questions que l'on se pose, comme par exemple " lorsque ton père se trouve être également ton grand-père, cela fait-il moins de cadeaux le jour de ton anniversaire ? ", sans oublier le miroir de la méchante reine de Blanche-neige qui a fini dans un club libertin, Beverly va faire l'expérience de la vie et gentiment déchanter.

Mais « Requiem pour une Love doll » est avant tout une histoire d'amour et un message d'espoir. Une Cendrillon transsexuelle née dans le mauvais corps et ne rentrant pas dans les souliers qu'on voudrait lui imposer, rappellera d'ailleurs à Beverly cette sage parole de poète qui dit que même si « tous les hommes sont lâches et menteurs, toutes les femmes perfides et dépravées, il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. » Et même trompé ou blessé, même dans un monde où la fiction ne dépassera jamais la réalité, l'important c'est d'avoir été amoureux...



Et d'où ça sort ?

Qu'il s'agisse du massacre de toute une famille par un voisin susceptible, de génocides perpétrés au nom d'une haine irrationnelle ou d'agressions arbitraires nées de la malchance de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment, les faits-divers les plus sordides, les plus absurdes drames saturant nos vies au quotidien. La vie est une loterie et l'homme est capable de tout. Il est le pire tourment pour son semblable, en même temps que sa raison d'exister.

Noyée sous le flot perpétuel de ces récits d'horreur qui parvenaient chaque jour à mes oreilles, la question s'est posée de trouver que faire de toutes ces informations, corrélativement au besoin de plus en plus urgent de partager mon regard et mes impressions sur ce monde.

Il se trouve que d'aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours eu goût à l'écriture. Qu'il s'agisse d'un mail de doléances adressé à Pôle emploi ou du mot d'anniversaire scotché dans l'ascenseur, tous les prétextes sont bons pour aiguïser ma plume et trouver mon style.

Et puis la même question est survenue, à savoir comment rentabiliser toutes ces heures d'écriture, d'observation de l'humanité et de réflexion autour de cette vaste question " Comment va ce monde dans lequel un père de famille punit son enfant en le mettant dans le lave-linge ? " Interrogation qui est devenue un leitmotiv dans ma démarche artistique.

C'est tout naturellement que le lien s'est fait : il me fallait raconter des histoires de gens. Mais pas n'importe quels gens. Ou plutôt si. Car aucun gens n'est comme un autre gens, tout en étant pareil. Parler de l'humain. L'humain et ses recoins sombres et suintants. L'humain, sa folie, ses petits secrets minables, son comportement parfois consternant, sa turpitude, ses fêlures et ses incohérences, son chaos intime, sa laideur morale, son indécence et ses scandales. Bien évidemment, l'espèce humaine a de nombreuses qualités... mais qui m'intéressent moins.

C'est ainsi que j'ai eu l'envie d'écrire ce texte. Un appel à la bienveillance et à l'empathie. Une ode personnelle à l'amour et au genre humain, dans laquelle les vices et les difformités de mes semblables sont exposés au grand jour, non pour les condamner mais afin d'essayer de percer leur complexité et trouver le moyen d'être heureux malgré tout.

Et pourquoi sous la forme d'un conte, parce-que bon, c'est pas très original.

Parce-que tout est dans le conte. Le conte permet tout. C'est l'endroit du fantastique, de l'acceptation de l'in vraisemblable, le pays idéal pour s'interroger sur notre monde, en dénoncer ses failles, parler de nos peurs et de la violence qui nous oppresse avec la distance nécessaire.

Les contes cachent bien leur jeu. Ils sont plus troubles qu'ils n'en ont l'air et c'est ce qui me plaît. Derrière la candeur apparente du conte se cache le cynisme du monde, l'égoïsme de nos contemporains, l'hypocrisie du système, l'absurdité de l'existence.

C'est le parfait mélange entre le merveilleux et l'épouvantable, comme dans la vraie vie.

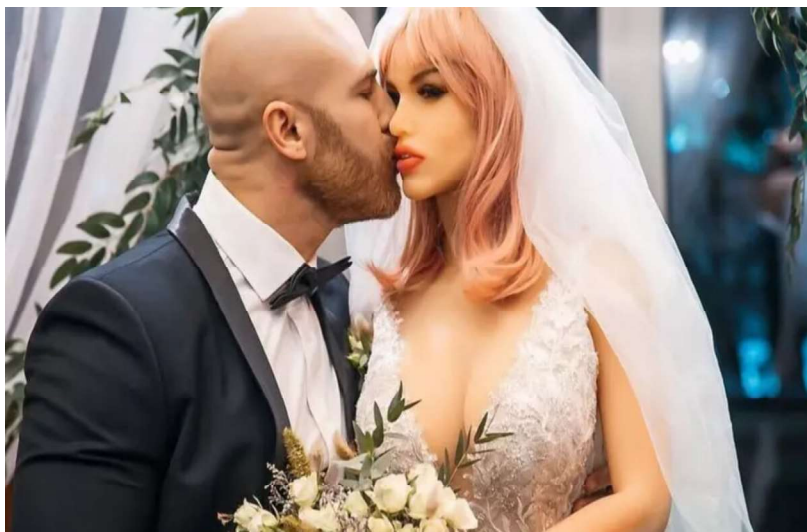
Peter Pan n'a-t-il pas été créé par son auteur comme la réincarnation de son frère décédé très jeune, l'imaginant en ange guidant les enfants perdus – c'est-à-dire morts – vers le Paradis de Neverland ? Le naïf Pinocchio ne se retrouve-t-il pas pendu à un arbre afin d'être détroussé ? Les belles-sœurs de Cendrillon ne sont-elles pas contraintes à couper leur orteil et leur talon afin de faire entrer leurs pieds dans la pantoufle de verre ? On le sait depuis la nuit des temps, les contes sont cruels mais nécessaires, outre leur fonction cathartique, afin de mettre en garde nos enfants contre les dangers du monde qui les entourent. Sachant qu'un bon nombre d'entre eux deviendront les dangers qui nous entourent.

Ayant été biberonnée aux dessins animés et aux films d'épouvante – le second genre étant censé m'endurcir et le premier apaiser les angoisses liées au second (mon éducation fut un échec de ce point de vue, en revanche, il a pour toujours façonné mon univers) – il était tout naturel pour moi de raconter cette histoire sous la forme d'un conte. Mais un conte dans sa version authentique, originelle. Un conte désenchanté. Une fable désabusée. Dans laquelle la chaste petite Sirène fait le sacrifice de sa langue qu'elle se laisse couper par la sorcière des mers en échange d'une paire de jambes qui lui procure la sensation de marcher sur des lames de couteau à chacun de ses pas. Et pour coller à notre époque, cette dernière, en se rendant à la surface de l'océan pour y observer le monde, se ferait prendre par un filet de pêcheurs japonais, puis découper la queue destinée à compenser les problèmes d'érection de cette race humaine qu'elle admire tant et enfin rejeter à l'eau à moitié morte. La vraie histoire quoi. Pas l'édulcorée. Un conte dans lequel le Pinocchio de Collodi serait une poupée de silicone conçue pour l'amour charnel et devant rencontrer l'Amour véritable afin de devenir une jeune femme de chair et de sang.

Mais pourquoi donc un spectacle avec une poupée sexuelle ??

Je suis très impressionnée par ces poupées. Leur étrangeté, leur réalisme ainsi que la tendresse et le réconfort qu'elles procurent sont très troublants. Je me suis beaucoup documentée et j'ai regardé de nombreuses vidéos sur leur conception. Les images sont impressionnantes. On plonge dans un univers de science-fiction à la fois effrayant et fascinant. C'est cette atmosphère que j'aimerais recréer sur le plateau, accompagnée ou non (suspense...) de Beverly – ma Love doll – ainsi que de Éric Guilbaud le créateur lumière et de Renaud Aubin le créateur son.

L'utilisation d'une poupée en tant qu'être humanoïde ignorant des mœurs et des pratiques de l'Homme, réfléchir sur le monde en passant par le prisme ingénu d'un être encore vierge de toute expérience de vie et de tous péchés, au regard neuf et encore plein d'espoir, témoin pensif des choses humaines, est le moyen de s'éloigner pour analyser notre société et ses travers avec un réalisme âpre, une forme de crudité faussement innocente, de férocité gourmande, enrobé d'une écriture rythmique alternant langage commun et poésie, aux mots soigneusement sélectionnés afin d'atténuer la brutalité du propos et ne jamais verser dans la vulgarité gratuite, ce qui ne ferait que desservir mon propos.



Ceci est un bodybuilder du Kazakhstan qui a épousé légalement sa poupée gonflable dans un pays où le mariage entre deux personnes du même sexe est interdit. On leur souhaite beaucoup de bonheur.

Dire les pires atrocités avec l'humour d'une franchise inconvenante, n'est-ce pas comme un enfant à qui l'on pardonne le franc-parler quand il demande à sa mère de sa petite voix angélique : “ Pourquoi la dame elle a plus de cheveux ? “

Oui mais alors, à quoi ça va ressembler tout ça ?

L'univers esthétique de " Requiem pour une Love doll " est très simple, très épuré. Blanc. C'est un univers de toilettes. Nous sommes dans des toilettes. Les seuls accessoires qui jouent sont ceux que l'on est susceptible de trouver dans des toilettes : cuvette, toilette en elle-même, urinoir, pot pour enfant, rouleaux de PQ, brosse et poubelle WC, magazines, etc. En fonction des tableaux, ces derniers sont détournés de leur utilisation première.

Ce projet scénographique a bien évidemment un sens que l'on découvre à la fin du spectacle. Spoiler Alert ! Spoiler Alert ! Il s'agit du délire de la Dame Pipi d'un club libertin qui aimerait écrire de jolies histoires pour enfants, mais le monde est si pourri que malgré elle, toutes ses histoires finissent mal. C'est l'idée de cette Cendrillon / agent d'entretien qui ne nettoie pas les marches du Palais en proie aux ronces et au maléfice, mais les toilettes d'un club échangiste. Elle s'adonne à ce plaisir artistique pendant son service. Mais quand le jour se lève, après le rêve de la nuit elle redevient Dame Pipi, à l'instar de la poupée qui restera de silicone passés les douze coups de minuit. Chaque nuit elle recommence, encore et encore, avec l'espoir d'écrire un jour une histoire qui finira bien. Et peut-être qu'un soir elle réussira à faire en sorte que sa poupée devienne une vraie femme.

La scène est initialement divisée en deux parties : une partie dévolue à la narration, l'autre au jeu. Mais très vite, les espaces se confondent. À jardin, une table, une chaise, une lampe. C'est le coin " Dame Pipi " dans lequel j'écris mon conte. Celui qui se joue est en même temps en train de s'écrire. Au centre et à cour, c'est l'endroit où prennent vie les personnages et où je m'adresse aux spectateurs en tant que narratrice, brisant le quatrième mur dans la plus pure tradition de l'art de conter. En arrière-scène, un écran confectionné en bandes de feuilles de papier hygiénique sur lequel sera d'abord diffusée une vidéo dévoilant la fascinante fabrication de ces poupées sexuelles – les love dolls – dont je suis allée chercher les images dans un véritable atelier de fabrication française près de Lyon, puis des projections d'ombres et de lumière qui faciliteront la compréhension des endroits dans lesquels le récit nous entraîne, sans pour autant les rendre trop réalistes ou concrets. Par exemple, la lumière orange de l'aurore et des passages furtifs d'éclats jaunes suffiront à symboliser le camion de Joël l'exhibitionniste et les phares des autres poids lourds sillonnant la A13 au petit matin.

« Requiem pour une Love doll » est un voyage initiatique, un conte urbain construit de manière à ce que chaque chapitre – aux titres à la typographie dégoulinante, à l'image du désenchantement progressif de Beverly – soit la réécriture d'un conte traditionnel dans lequel je puise les éléments qui m'intéressent et que

je détourne au profit de ma propre histoire. Car que serait un conte sans ses chapitres ? Par exemple, les enfants en pain d'épice de Hansel & Gretel m'offrent l'opportunité de parler de la condition des enfants à travers le monde, le miroir magique de Blanche-neige me permet de fantasmer sur ce qu'il se cache en nous derrière ce que l'on veut bien montrer, les trois ours de Boucles d'or deviennent une famille patriarcale phallocrate dans laquelle Beverly n'est pas la bienvenue – la soupe trop chaude, le lit trop dure, la chaise trop haute – à travers laquelle je partage mon vécu du sexisme sociétal, le chat du Cheshire est ici une sorte de Destin personnifié qui va mettre en garde notre poupée contre les conséquences potentielles des choix face auxquels nous sommes tous confrontés à chaque instant, etc. Tout en empruntant bien évidemment aux codes classiques des contes populaires : l'utilisation du fameux " Il était une fois ", la condition qu'il faut impérativement respecter avant que minuit sonne pour voir son vœu se réaliser, le non-humain qui désire plus que tout devenir humain, le récit imaginaire...

J'aimerais que le tout fasse comme si nous étions plongés dans un livre Pop-up où chaque rencontre est une page qui se tourne plongeant instantanément et distinctement le spectateur dans l'atmosphère singulière de chaque chapitre, grâce notamment aux ambiances sonore, lumineuse et visuelle qui font partie intégrante de l'ensemble et racontent tout autant l'histoire que son écriture, dans une cohésion entre toutes ces formes d'expression. Comme si nous étions immergés dans l'imaginaire d'un enfant qui voit devant ses yeux se jouer l'histoire qu'on lui raconte. Une sorte de magie doit opérer sur scène. Mais une magie un peu sale, sortie d'une baguette retrouvée dans une poubelle. Plus dessin-abîmé que dessin-animé, contes de Pet-Rot ou de Grim-bergen. Un conte d'abbaye.

Quant aux dimensions de plateau, nous cherchons dans le processus de création à pouvoir nous adapter au plus grand nombre de salles possible. Il est vrai cependant qu'une certaine proximité avec le public est la bienvenue.

Sa forme simple et légère composée d'une chaise, d'une petite table, d'un écran de PQ et de quelques accessoires ; sa scénographie composée essentiellement à base de rouleaux de papier toilette ; sa rentabilité consistant à n'avoir à rémunérer que deux régisseurs et une comédienne ; sa durée d'à peine une heure permettant de ne pas dépasser la capacité de concentration moyenne d'un cerveau humain ; la possibilité qu'il offre de pouvoir être joué n'importe où l'on peut créer une boîte noire, fait de ce spectacle tout-terrain un spectacle diffusable partout où l'on veut bien de lui. Je le recommande. Il a un très bon rapport qualité/prix.

Parce-que la compagnie souhaite rester en bons termes avec les spectateurs et spectatrices désireux. ses d'une sortie familiale bon enfant au théâtre, ce spectacle est déconseillé aux moins de 16 ans.

Mot de la fin.

« Requiem pour une Love doll » est un bonbon piquant à l'humour noir et au cynisme acidulé. Un conte trash pour adultes. Il ressemble à ça :



Et même si mon spectacle ne sera certes pas accessible à tous les âges, je serais très curieuse de le confronter au public et d'avoir un temps d'échange autour de ces thèmes tout aussi universels qu'intimes que sont notre rapport à la société, au futur, à l'humain et à l'amour, et ensemble tenter de trouver une certaine harmonie.

Une petite gorgée de poésie pour faire passer le tout.

« Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ou lâches, méprisables et sensuels ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se tordent sur des montagnes de fange ; mais il y a au monde une chose sainte et sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : j'ai souffert souvent, je me suis trompé quelquefois, mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orgueil et mon ennui. »

Perdican // On ne badine pas avec l'amour – Alfred de Musset

Il était une fois...

Aure Rodenbour, poétesse



Enfermée dans le donjon de sa salle de classe, la petite Julie s'ennuyait. N'ayant pas encore la longue chevelure bouclée que les hormones lui offrirent à cette tendre période de la vie qu'est la puberté, elle ne pouvait pas les laisser glisser par la fenêtre de son lycée afin de s'échapper et aller rejoindre un ailleurs plus propice à ses aspirations et à ses capacités, qui clairement ne se trouvaient pas dans les cours sur la tectonique des plaques ou l'étude des variations de la fonction h sur l'intervalle $[0 ; +\infty[$.

Il lui fallut donc tomber dans un profond sommeil, rêvant de troquer ses livres de grammaire latine contre des histoires de magicienne répudiée et exilée, de vengeance et d'infanticide, rester un sage petit pantin de bois et obtenir ce Bac S imposé par ses parents décidément non résolu à la perdre dans les bois obscurs sans petits cailloux dans sa poche et qui, comme c'était à prévoir, ne lui servirait jamais à rien (le Bac S, pas les parents) en attendant d'être réveillée par une ultime sonnerie et de pouvoir suivre enfin la direction qu'elle avait choisie d'emprunter, en prenant bien garde à ne pas écraser sur son passage les Mome Rath.



Pour débiter cette nouvelle vie, à défaut de transformer sa citrouille d'Halloween en carrosse et sa tenue vestimentaire d'un goût douteux en robe de soirée, sa marraine la fée lui changea son prénom. Ou plutôt lui proposa de prendre comme nom de scène son premier prénom, son prénom usuel étant le deuxième. No comment. La souillon Julie devint alors la princesse Aure. « En route pour la Comédie française ! » s'écria-t-elle, où d'ailleurs elle travailla quelques années plus tard, mais pour y servir des cafés. Ceci est une autre histoire...

Après deux années au Conservatoire d'Art Dramatique de Région de Rouen sous la direction d'un ogre au langage fleuri, Aure enfila ses bottes de sept lieues et bondit jusqu'au Conservatoire Royal de Bruxelles, y mangea quelques frites et y bu quelques bières, puis rechaussa ses bottes et retourna d'où elle était venue pour intégrer le Compagnonnage au sein du théâtre des Deux Rives à Rouen.

Depuis lors, et cela fait maintenant plus de dix ans, Aure, devenue une vraie jeune femme en quête d'autre chose qu'un prince charmant, n'a de cesse de répéter qu'elle s'appelle Aure, et non pas Laure ou Aude ou Aurore, et reste persuadée qu'elle deviendra une artiste accomplie et reconnue par ses pairs lorsqu'on l'appellera par son prénom et qu'elle ne regrettera plus de l'avoir changé à l'aube de ses 18 ans.

En attendant, Aure joue la comédie entre sa tendre Normandie et la lumineuse capitale, avec un détour en Roumanie où la visite du charmant château de Vlad l'Empaleur, plus connu sous le nom de comte Dracula, fut une réelle déception et une première désillusion.

Malgré de joyeuses et enrichissantes rencontres avec notamment la compagnie Catherine Delattres et le Caliband théâtre, grâce auxquels Aure obtient du vrai travail payé et goûte au plaisir inégalé de la scène et de l'enivrement des caterings, celle-ci n'oublie pas son amour pour l'écriture et griffonne nombre de cahiers, s'essayant à l'écriture de scénarios, de pièces de théâtre, de romans, affûte ainsi son style littéraire, entre admiration de la langue française et trivialité du contenu, et explore son univers, n'ayant pour seul souci que de saisir au plus juste les aspérités de son époque.



Portant depuis la naissance le même prénom que le petit copain d'Ariel, c'est tout naturellement qu'Éric se mit à la voile.

Mais un matin, il prit le large sans avoir regardé au préalable la météo. Une houle agitée par un vent querelleur rabattit la bôme sur la tête d'Éric qui ne la vit pas venir.

Assommé, Éric sombra dans les profondeurs des abysses.

Il fut recueilli par le peuple de la mer qui lui voua une véritable fascination et le plaça sur le trône, succédant ainsi au Roi Triton. C'est-à-dire qu'ils le placèrent sur de vrais trônes, des toilettes échouées lors du précédent naufrage d'un paquebot de croisière.

Avec le titre, Éric adopta les filles sirènes du défunt souverain qu'il surnomma affectueusement " mes filles ".

Tel un colon des océans, Éric apporta ses lumières sur les objets précipités dans l'eau que les créatures avaient collectionnés au fil du temps, et leur apprit notamment comment se coiffer avec une fourchette ou faire de la musique avec une pipe en bois.

Ses " filles " ayant de notoriété publique de fort mélodieuses voix, Éric entreprit de leur confectionner une petite scène en coquillages afin qu'elles puissent donner des concerts devant les poissons.

Malheureusement, les fonds abyssaux étant très sombres, le public pouvait entendre les sirènes, mais ne parvenait pas à les voir.

Éric eut alors l'ingénieuse idée d'apprivoiser la baudroie abyssale qui n'est autre que ce monstrueux poisson à lanterne du Monde de Nemo à l'organe bioluminescent, qu'il employa en guise de projecteur.

C'est ainsi que le monde marin donna à Éric le sympathique surnom de " dompteur d'ampoule pour les filles ".

Renaud Aubin, la musique dans la peau



Quatrième d'une fratrie de sept frères à la pilosité développée, abandonnés par leurs parents partis chercher des cigarettes et qui ne sont jamais revenus, Renaud a du mal à trouver sa place. Chaque jour est un véritable combat pour parvenir à se nourrir, à rester propre, à trouver un endroit sûr où dormir. Profitant des lendemains de beuverie, lorsque ses frères cuvent, Renaud réussit à s'extraire régulièrement de la médiocrité du quotidien. Ses seuls moments de bonheur consistent en ces escapades secrètes qu'il fait dans les bois environnants leur chaumière pour aller chanter et faire de la musique avec ses amis les animaux de la forêt, avec qui il partage de vrais instants de complicité. À force de traîner avec eux, Renaud finit même par parler leur langue. Une espèce de yaourt composé d'onomatopées, d'imitations approximatives de raton-laveur et de toutes sortes de bruits étranges. Il se construit une guitare avec quelques brindilles et des poils de Bambi, son meilleur ami, comme lui orphelin.

Mais un jour de mars, un beau et doux prince passant par là avec son cheval et son fusil entendit cette mélodie champêtre. Charmé par sa musique, le prince emporta Renaud sur son fidèle destrier, le conduisit dans son palais et l'enferma dans une cage taille humaine, l'honorant du titre de ménestrel favori du Roi en échange de quelques cacahuètes.

Le bouche-à-oreille tout comme le partage de MST étant très efficace à la cour, la renommée de Renaud finit par dépasser les frontières du royaume, par-delà les forêts, au-devant des océans.

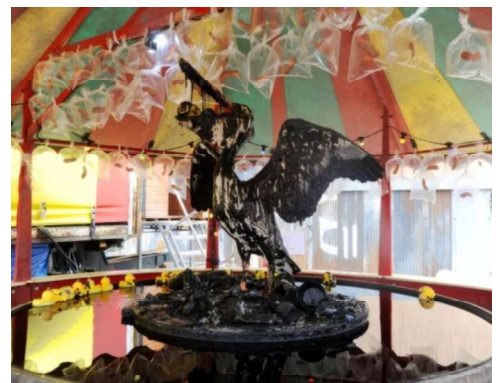
C'est avec son tube Wakinodone, une chanson " on the road " traitant de la solitude et de l'errance, aux accents mélancoliques, empreinte d'une fragile pudeur, écrite en mémoire de ses origines car " même si l'on ne sait pas toujours où l'on va, il est important de ne jamais oublier d'où l'on vient ", que Renaud parcourt la planète, toujours enfermé dans sa cage.

Cette chanson figure dans " Requiem pour une Love doll ".

To be continued...



Dismaland – le paradis perdu de Banksy – parc désenchanté et dystopique à l’image d’un monde chaotique :



Et ils vécurent heureux, sans enfant, mais accompagnés par...

Saison 2021 // 2022

- * 2021 // du 13 au 17 septembre : résidence d'écriture et mise en voix du texte à l'Espace Rotonde de la Compagnie Commédiamuse à Petit-Couronne (résidence non rémunérée).
- * 2021 // du 25 au 30 septembre : résidence de création avec présentation d'une étape de travail publique au théâtre Souslespylônes de la Cie DODEKA à Coutances, dans le cadre du " Plan de relance 2021 " de la DRAC Normandie (résidence rémunérée).
- * 2022 // 1^{er} avril : présentation d'une étape de travail devant professionnels au Labo Victor Hugo à Rouen (journée non rémunérée).

Saison 2022 // 2023

- * 2022 // du 26 au 30 septembre : résidence de création avec présentation d'une étape de travail publique au théâtre Le Rayon Vert à Saint-Valery-en-Caux, dans le cadre du " Plan de relance 2022 " de la DRAC Normandie (résidence rémunérée).
- * 2023 // du 06 au 10 février : résidence de création à l'Espace Rotonde de la Compagnie Commédiamuse à Petit-Couronne (résidence rémunérée sur fonds propres).

Saison 2024 // 2025

- * 2024 // du 14 au 24 septembre : résidence de création à l'Espace Rotonde de la Compagnie Commédiamuse à Petit-Couronne (résidence rémunérée grâce à la Bourse Première fois Théâtre Adami 2023).
- * 2025 // 13 mai 2025 : programmation dans le cadre du festival " Curieux Printemps " à Rouen.

Saison 2025 // 2026

- * 2026 // 13 février 2026 : représentation au théâtre Le Rive Gauche à Saint-Étienne-du-Rouvray dans le cadre d'un Parcours à visibilité pro.

Saison 2026 // 2027

- * 2026 // 07 novembre 2026 : représentation au Théâtre Charles Dullin de Grand-Quevilly.
- * 2026 // novembre 2026 : participation au Festival " En attendant l'éclaircie ".
- * 2027 // mars 2027 : participation au Festival " Région en Scène ".

Recherche de lieux partenaires en cours...



Avec le soutien de :

